

L'Invention de la planète Mars

Comme le peintre Piero della Francesca a représenté, il y a plus de cinq siècles,
avec traits et couleurs disposés sur les murs d'une chapelle toscane,
lieu de son chef d'œuvre, l'histoire de **l'invention** du bois de la Croix
par la reine de Saba,

aujourd'hui, par la magie des dias, des sons et de la voix,
la lumière projetée sur des pans d'étoffe peut évoquer, à son tour,
l'invention de la planète Mars, savoir sa découverte première,
dans une expérience elle aussi cruciale pour celui qui en fut le témoin,
puisqu'elle lui permit d'accomplir
plus que le grand pas d'Amstrong sur la Lune,
le saut de l'animalité vers l'hominité...

Tant il est vrai que l'homme, cet être sans nature,
l'oublié d'une distribution négligente ou intentionnelle des dieux,
abandonné à son absolue liberté,
pour le meilleur et pour le pire, étant également capable
d'inhumaine dureté ou d'humaine bienveillance,
est une existence inquiète, jamais donnée une fois pour toutes
mais toujours à faire, dans le risque et le tremblement.

Or, cette existence se constitue justement comme proprement humaine
seulement si en dehors d'elle, et hors de tout réseau relationnel,
même avec ceux de ses semblables qui seraient les plus respectueux de son indépendance,
elle découvre seule, par elle-même ...une chose, autre, une autre chose :
- un modeste grain de sable qui a roulé au creux de sa main entrouverte
et dans lequel elle voit le monde ;
- une humble touffe d'herbe
(comme celle que dessina un matin Albrecht Dürer, couché dans un pré) ;
- un envol d'hirondelles, au retour de la belle saison
ou le scintillement d'une étoile au firmament.

*

Or donc, par une belle nuit printanière, balayée par des souffles rafraîchissants qui avaient dégagé le ciel de tout météore, dans l'attente qu'une nouvelle lune illumine une fois encore la savane immense, l'un de nos lointains ancêtres, pourtant bien campé depuis des temps immémoriaux sur ses membres postérieurs, dans l'avantageuse posture verticale qu'il partage avec l'autruche, releva inopinément la tête au-dessus de l'horizon de sorte que son regard, qu'aucune angoisse, qu'aucun intérêt, affût ou souci ne préoccupaient, fut soudainement, allez savoir pourquoi, irrésistiblement attiré vers un canton de l'espace nocturne où semblait brûler, en suspens dans le ciel noir, **un globe de braise à la fauve lueur.**

Avait-il été le premier à voir **ce grain d'incandescence** circulant parmi les formes étoilées alentour ? Avait-il déjà relié par des lignes imaginaires certains points plus brillants pour y projeter tout un bestiaire fantastique que traversait d'un imprévisible parcours **le corps rouge** qu'il fixait maintenant pour la première fois ? Nul ne saurait jamais le dire, s'il est vrai que toute découverte, que toute invention, intuition ou idée neuve nous visitent, sans témoin, dans l'absolue solitude ; nous surprennent comme si elles arrivaient, imperceptiblement, sur une patte de colombe.

Qui contemplant ces objets ? Un esprit libre, sans doute, et désintéressé, dont personne ne connaissait encore le nom propre, mais à coup sûr un courageux noctambule...

En effet.

Alors que l'extinction du soleil plongeait la plupart, angoissés et tremblants, dans l'épouvantable obscurité qu'ils s'efforçaient d'exorciser, enchevêtrés les uns dans les autres comme des porcs-épics hérissés par le danger,

lui, tout au contraire, estimant qu'on n'y voyait goûte, tant que le jour nous inonde de sa lumière aveuglante, jouissait à sentir, avec l'oiseau de nuit et les chats astrologues, son oreille se dresser, son œil s'arrondir au seul spectacle qui valût : lever d'astres, danse de planètes, vue des mondes, musique des sphères, ces ors, ces chaînes adamantines, ces draperies boréales, ce lait répandu ou ces traces cendreuseuses sur la voûte du ciel, et, par-dessus tout, ces clignotements invitant à conter autant d'histoires...

Où ces phénomènes se produisaient-ils ?
Ici, là ; en divers lieux aléatoirement distribués.

De sorte qu'au bout d'une très longue durée,
qui allait confiner aux temps homériques,
notre observateur, après s'être souvent embrouillé dans ses calculs et ses dessins,
avait fini par repérer dans un ciel plus familier,
(outre les phases de la Lune, heureusement éloquente, et bien régulière
même dans ses figures les plus capricieuses, ou les plus mensongères)
les danses erratiques et excentriques de mondes allant et venant,
tantôt paraissant progresser, tantôt rétrograder ;
danse erratique sur le fond scintillant d'un semis d'étoiles qu'il supposait fixes,
tant leur éloignement imitait l'état d'une stable et replète tranquillité ;
danse excentrique, surtout, de ces quelques corps singuliers
visibles à l'œil humain par intermittence
et que des imaginatifs ont appelés du nom odysseén de **planète**
parce qu'ils figuraient l'exacte navigation de ce héros, ballotté
par dieux et par vents, d'un rivage à l'autre de la Méditerranée.

Ainsi, à l'instar d'Ulysse, ces globes vagabondaient,
brillants mais non scintillants, puisque les observateurs des temps nouveaux
apprendront plus tard à notre vieil astronome
que ces dites planètes réfléchissent seulement une lumière empruntée au Soleil
comme la Terre elle-même, encore beaucoup plus tard,
paraîtra une orange lumineuse alors qu'elle n'est qu'un miroir
nimbé du halo des sept couleurs spectrales.

Pour l'heure, l'objet de son intrigue était **le point rougeâtre**,
point qui allait bientôt se révéler planète, une planète jumelle de la sienne,
par la proximité et par le même sens de la marche à travers l'espace.

Mais l'énigme demeurait. D'où lui venait son ardeur ?
N'était-ce pas un feu qui l'embrasait ?

Savants et devins, suivis des stratèges, à moins que ces derniers
(supposition plus plausible) eussent requis des premiers
une légitimation divine ou d'autorité
pour parer la simple et mauvaise raison du plus fort de quelque pieux mensonge,
projetant leurs transes et terreurs toutes terrestres vers les hauteurs célestes,
déclarèrent que l'incendie était, entre autre indice grandiose,
la marque très évidente des nobles travaux guerriers.

Motif pour quoi les savants romains des temps de la décadence
(qui partageaient avec leurs Mécènes d'alors, comme les bâtisseurs d'Empires
partagent encore aujourd'hui les mêmes convictions superstitieuses
selon lesquelles « le combat est le père de toutes choses »)
donnèrent assurément le nom du dieu Mars à la planète flamboyante.

Plus enclin à contempler le vaste monde de ses propres yeux qu'à croire
les vaticinations des élites savantes ou les songeries de ces glorieux conquérants,
notre opiniâtre observateur, l'homme aux deux visages,
puisque prénommé Johannes ou Janus,
portant cape ou bonnet, insigne de ses qualités magistrales,
puisque Kepler était son nom,
préféra d'abord se demander, modestement,
si ce feu clignotait vraiment au-dehors, là-bas, au bord de l'horizon,
ou s'il avait été suspendu là comme un lampion qu'une inconnue avait levé
pour lui faire un signe, ou encore si son regard n'était pas tout simplement
altéré par une escarbille jaillie de son fourneau et collée sur la cornée de son œil
tant elle semblait accompagner tous ses mouvements
quand il le faisait rouler dans son orbite.

Déjà échaudé par les remontrances de son méfiant collègue Galilée,
qui l'avait tourné en dérision, incriminant une malformation de l'œil
responsable selon lui de « toutes ses visions d'affreux ovoïdes,
figures baroques, laides et impies, en lieu et place des beaux cercles bien parfaits
que seul Dieu avait pu disposer de la sorte et non autrement
dans son admirable et géométrique Création »,

il se demandait quel piètre astronome il était devenu,
avec pour tout instrument d'observation
l'œil globuleux du bovidé, gâté de surcroît par une taie ferrugineuse
qui le poussait à prendre une vessie pour une lanterne,
une échancrure d'éclipse solaire pour un croissant de lune,
un cirque pour un amphithéâtre, un cercle pour un ovale
et des ronds pour des ellipses... !

Son astronomie serait le roman des aberrations optiques,
le catalogue des paradoxes de parallaxes, le comble des grains de confusion,
l'amas des plus merveilleuses anamorphoses !

Ce que devint en effet sa *Nouvelle Astronomie*,
pour la plus grande honte de Galilée, qui s'était trompé
(sur ce point, comme sur d'autres) sur toute la ligne,
et pour la plus grande gloire de Kepler qui donna au monde,
grâce à la planète Mars, pierre de touche de ses calculs et expériences,
sa véritable image destinée à devenir le modèle de la science dite moderne.

Loin de la légende erronée qui avait fait de la planète rouge l'astre funeste d'un dieu guerrier,
Mars a recouvré, grâce à Kepler, ses attributs premiers :
symbole de jeunesse, de celle qui s'avance (Gradivus étant l'un de ses noms),
signe de l'éternel retour du premier mois de l'année au printemps équinoxial,
emblème de la végétation florale, du grain semé, de la vigne préparée,
en somme et en détail, l'image arcimboldesque, après l'hivernale léthargie,
de la vie renaissante.

Kepler aimait souvent aussi à se rappeler
que c'était à la faveur de la course excentrique de Mars
qu'il devait d'avoir enfin vu et conçu, dans l'extase et l'incompréhension générale,
(ses calculs venant cette fois heureusement confirmer toutes ses observations)
la véritable forme, elliptique, des orbites planétaires.

Ainsi a-t-il pu lever un coin du voile qui avait recouvert jusqu'à lui
l'un des secrets du système solaire par l'invention de la planète Mars.

Eric Merguin